

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1927

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Gilbert, Henry MEDIONI

Né le 13 juin 1902, à Constantine (Algérie)

ESSAI SUR LE CARACTÈRE D'AMIEL

A LA FAVEUR DES

CONCEPTIONS PSYCHOPATHOLOGIQUES

CONTEMPORAINES

Président : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1927

854

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1927

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Gilbert, Henry MEDIONI

Né le 13 juin 1902, à Constantine (Algérie)

ESSAI SUR LE CARACTÈRE D'AMIEL

A LA FAVEUR DES

CONCEPTIONS PSYCHOPATHOLOGIQUES

CONTEMPORAINES

Président : M. CLAUDÉ, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1927



LE DOYEN. . . M. ROGER.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médicale chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECENE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BAI THAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
	N ..
Clinique médicale.	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLEIN.
Clinique des maladies infectieuses	TESSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J - L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto rhino laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	ROUVIÈRE
Professeur sans chaire	BRANCA.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI . . .	Pathologie médicale.
AUBERTIN . . .	Pathologie médicale.
BASSET . . .	Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN . . .	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BLANCHETIÈRE . . .	Chimie biologique.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT . . .	Pathologie chirurgicale.
CHABROL . . .	Pathologie médicale.
CHAMPY . . .	Histologie.
CHIRAY . . . }	Pathologie médicale.
CLERC . . . }	
DEBRÉ	Hygiène.
I. de JONG . . .	Anatomie pathologique
DOGNON . . .	Physique.
DONZELOT . . .	Pathologie médicale.
DUVOIR . . .	Médecine légale.
ECALLE	Obstétrique.
FIESSINGER . . .	Pathologie médicale.
GARNIER . . .	Pathologie expérimentale.
GATELLIER . . .	Pathologie chirurgicale.
HARVIER . . .	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER . . .	Urologie.

M

HOVELACQUE . . .	Anatomie.
HUTINEL	Pathologie médicale.
JOYEUX	Parasitologie.
LABBÉ (Henri) . . .	Chimie biologique.
LARDENNOIS . . .	Pathologie chirurgicale.
LEMAITRE . . .	Oto-rhino-laryngologie
LEVY-SOLAL . . .	Obstétrique.
LHERMITTE . . .	Pathologie mentale.
LIAN	Pathologie médicale.
MATHIEU	Pathologie chirurgicale.
METZGER	Obstétrique.
MONDOR	Pathologie chirurgicale
MOURE	Pathologie chirurgicale
MULON	Histologie.
PHILIBERT	Bactériologie
QUENU	Pathologie chirurgicale
RICHEL Fils	Physiologie.
SÉZARY	Dermatologie et syphiligraphie.
VALLERY RA-	
DOT (Pasteur) . . .	Pathologie chirurgicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VELTER	Ophthalmologie.
VERNE	Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

GOUGEROT . . .	Pathologie médicale.
GUÉNIOT	Obstétrique.

MM.

RETTERER	Histologie.
TANON	Pathologie médicale.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
ALGLAVE .	} Clinique chirurgicale.	LÉRI	} Clinique médicale.
AUVRAY . .		LÉPER	
CHEVASSU .		MOCQUOT . .	} Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE .	Clinique médicale.	PROUST . . .	
LE LORIER . .	Clinique obstétricale.	SCHWARTZ . .	
LEREBoullet . . .	Clinique médicale infantile.	VILLARET . .	Clinique médicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes-adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Education physique.
LEDOUX-LEBARD		Radiologie clinique.

Pour délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON BEAU-FRÈRE

LE DOCTEUR GEORGES CARPANETTI

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

AUX MIENS

A TOUS MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE

Professeur de Clinique des maladies mentales
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin des Hôpitaux et de l'Asile Clinique

A M. LE DOCTEUR GILBERT ROBIN
Ancien Chef de Clinique à la Faculté de Paris

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

M. LE PROFESSEUR MACAIGNE.
M. LE PROFESSEUR CUNEO.
M. LE PROFESSEUR CARNOT.
M. LE DOCTEUR FUNCK-BRENTANO.
M. LE PROFESSEUR GUILLAIN.
M. LE PROFESSEUR LEGUEU.
M. LE PROFESSEUR CLAUDE.

AUX MÉDECINS ET CHIRURGIENS
DE L'HOPITAL DE ST-DENIS

MM. ARCHAMBAUD, BERCOVICI, DERMER, PERRIN

AVANT-PROPOS

Nous tenons à remercier sincèrement M. le professeur Henri Claude, de l'honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de cette thèse. Qu'il veuille bien agréer l'hommage de notre profonde et respectueuse reconnaissance.

Nous prions M. le docteur Gilbert Robin, ancien chef de clinique à la Faculté, d'accepter tous nos remerciements, pour ses précieux conseils. Il fut pour nous un guide avisé et un ami sincère.

INTRODUCTION

Au début d'une de ses leçons sur les anomalies psychiques Kraepelin dit avec quelque humour qu'il n'est pas d'aliénistes qui ne se soit entendu reprocher, soit sérieusement, soit par plaisanterie, de voir partout des aliénés.

Nous avons tenu à citer cette boutade en tête de notre travail.

Il nous a paru, à la lecture de plusieurs auteurs de confessions, de journaux intimes, d'œuvres littéraires variées, que nous retrouvions ébauchés souvent, bien plus nets d'autres fois, les principaux signes de constitutions diverses. Peut-être ne doit-on voir là que le résultat d'une certaine déformation ?

Il s'agissait surtout de cas psychiques difficiles à délimiter, difficiles à situer entre le normal et le pathologique, justiciables à la fois de la psychologie et de la psychiatrie. On a pris l'habitude de reléguer ces états dans une zone intermédiaire où débute l'état morbide et où vient s'éteindre la norme. La notion de constitution est venue les éclairer d'un jour nouveau.

Kretschmer définit la constitution « l'ensemble des

caractères d'un individu greffé sur son hérédité ».

C'est en somme le terrain sur lequel la psychose va germer ; et pouvoir repérer de telles prédispositions chez un sujet, laisse entendre quelle importance peut avoir pour le psychiatre cette notion de constitution.

Nous savons qu'il est fréquent de retrouver chez des individus considérés comme « normaux » des indices de troubles mentaux. Ces petits troubles demandent à être dépistés, mais pour cela, on devra remonter à leur origine, préciser l'état du sujet avant leur apparition.

Les tendances primitives qu'ils impliquent ont été écartées de la conscience, « réprimées » et par suite peuvent continuer à agir, sans que le sujet soupçonne seulement leur existence. On conçoit que toute tentative ayant pour but de révéler ces tendances, de les rendre conscientes, trouve de la part du sujet une opposition instinctive insurmontable. Nous savons maintenant comme on peut arriver à détourner le dynamisme de ces forces réprimées, vers d'autres buts, que les buts irréalisables vers lesquels elles tendent. Nous insisterons longuement sur ce point.

Les difficultés seront d'ailleurs encore plus complexes quand il s'agit de troubles existant depuis la naissance, et paraissant un des modes du caractère, de la personnalité. Dans ce cas, ce n'est pas le sujet lui-même qui pourra nous éclairer. Il nous faudra le comparer aux individus du même niveau social, à un individu moyen type, qui servira d'étalon.

D'ailleurs ces cas sont moins fréquents qu'on ne le pense généralement, et grâce à la psychanalyse, on est

arrivé à montrer que nombre de processus mentaux paraissant conscients ou constitutionnels, ont leur origine dans des faits que l'individu ne soupçonne même pas. Il s'agit alors de symptômes psychiques secondaires.

Ainsi grâce à cette conception, nous commençons à nous rendre compte que la psychologie de l'homme, quoique paraissant homogène, et capable d'auto-détermination, nous apparaît comme soumise à toutes les influences qui modèlent depuis la naissance ses pensées et ses actes.

C'est à la faveur de ces théories nouvelles, qu'il est intéressant d'étudier la psychologie de Rousseau, Chateaubriand, Maine de Biran, d'Amiel, tout près de nous des Marie Baskhirsheff, pour ne citer que les plus caractéristiques, qui tous donnent l'impression par le développement prodigieusement écond de leur personnalité, de présenter un moi intime, capable d'absorber toute cette « libido » détachée des objets du monde extérieur.

Nous avons choisi comme exemple Henri Frédéric Amiel parce qu'il nous paraissait être un des cas les plus typiques propre à illustrer notre travail, mais nous aurions pu si nous n'avions songé à nous limiter, étudier successivement tous les auteurs que nous venons de citer, ou même amplifiant notre sujet, voir chez les poètes symbolistes, chez quelques auteurs tout proches de nous à quels résultats, d'ailleurs fort intéressants, peuvent aboutir des artistes emportés par leurs secrètes tendances.

Est-il encore besoin de dire après cela que cette étude porte non seulement sur des gens parfaitement « normaux » mais encore sur des hommes de génie, et dont nous éprouvons quelque pudeur à faire en quelque sorte un examen psychanalytique ? Qu'on veuille bien nous en excuser.

Nos recherches entreprises¹ sur Amiel nous ont montré que sa psychologie avait déjà passionné bien des littérateurs et des philosophes.

M. Ed. Jaloux écrit « Le premier Amiel » a été considéré comme un grand idéaliste, vivant sur un plan moral et spiritualisé, le second est devenu un symbole de l'impuissance d'agir et pour ainsi dire de l'aboulie, que sera le troisième ? »

Nous n'avons pas l'intention de résoudre cette question, posée par M. Ed. Jaloux. Nous voulons seulement faire converger, sur ce cas, les lumières des conceptions assez récentes de la pratique psychiatrique.

Le journal d'Amiel compte environ 16.000 pages, un millier seulement ont été publiées. Dans ces conditions, il est quelque peu malaisé de démêler le psychisme d'un homme par la lecture de quelques fragments seulement prélevés sur un monument aussi important.

CHAPITRE PREMIER

LE CAS H. F. AMIEL

La fortune littéraire d'Amiel, pour aussi singulière qu'elle ait été, ne doit évidemment pas faire l'objet de notre présent travail. Depuis la première publication des fragments de son journal intime, littérateurs, philosophes, médecins, se sont étendus suffisamment sur la destinée de cet homme, qui toute sa vie donna l'impression d'un poète, d'un dilettante un peu affecté dans ses manières et dans ses écrits et que son journal nous révéla être un philosophe d'une profondeur d'idées remarquable et d'une subjectivité extraordinaire.

Ce qui fait le haut intérêt de l'étude de cette personnalité, c'est l'examen minutieux, la dissection fine de ce moi à tous les âges de la vie, dans toutes les circonstances, bonnes ou mauvaises, et cela avec une âpreté dans la recherche de la vérité qui n'avait pas encore été atteinté avant lui.

Amiel n'avait pas paru à ses contemporains l'homme destiné à une telle analyse. Auteur peu apprécié, profes-

seur peu goûté, il devenait cependant quand il s'agissait de scruter telle ou telle de ses réactions, un psychologue délicat et il usait alors d'une langue incomparable. Comme le fait remarquer M. Thibaudet, « Comment concevoir en une nature unique, cette impuissance de rien dire au public, cette puissance illimitée de tout dire sur soi, et à soi... On songe à ces maladies précieuses créées par les éleveurs pour obtenir l'obésité des ruminants, le foie des palmipèdes... On devine dans l'inconséquent d'Amiel cet éleveur habile à tout interioriser. »

Nous ne voulons envisager le cas de Henri Frédéric Amiel que d'un point de vue purement psychologique, et nous attacher à montrer sur quoi repose son psychisme.

Nous tâcherons de situer exactement la question, en faisant ressortir, dès le début, les troubles de la sexualité.

Avant d'aborder l'étude de son journal, qui constitue en quelque sorte, l'« auto-observation » de notre sujet, la fixation au jour le jour de son autisme, il nous paraît indispensable de faire quelques clartés sur les nombreux essais aussi bien purement psychologiques, que psycho-pathologiques qui ont été écrits sur lui.

Après une étude approfondie de son caractère, d'après les éléments que nous ayons pu réunir, et d'après son journal, nous verrons à notre tour, s'il est possible de rattacher Amiel à un cadre psychiatrique, en essayant de déterminer sous l'influence de quels facteurs naquirent et se développèrent les troubles des fonctions sexuelles.

M. Léon Bopp dans son essai sur le caractère et la pensée d'Amiel auquel nous avons fait de larges emprunts dit « il paraît donc assez peu vraisemblable que la publication de nouveaux fragments du journal ou des autres ouvrages d'Amiel doivent modifier beaucoup sa physionomie dans l'avenir. Sans doute l'histoire n'est qu'un point de vue du présent sur le passé, et il est à prévoir que de nouvelles vicissitudes attendent la mémoire d'Amiel, mais encore une fois, nous pensons que ces métamorphoses doivent leur origine bien plus aux variations des esprits qui étudieront ces œuvres qu'à la révélation progressive de ces œuvres elles-mêmes ».

Allions-nous nous aussi imposer à la mémoire d'Amiel une nouvelle vicissitude ? Allions-nous à la faveur de théories nouvelles essayer d'enfermer sa psychologie dans un cadre rigide, sous une étiquette récente ? Non pas, ce que nous essayons de montrer, d'autres bien avant nous l'ont pressenti, sans l'avoir exactement défini, et il faudrait citer presque tous ceux qui se sont occupés du cas Amiel.

A peu de chose près, notre conception est la même que celle de M. Léon Bopp qui, dans sa conclusion, a tracé le plus véridique tableau qui soit, d'une constitution.

Qu'on en juge : « tel est donc Amiel, une nature extrêmement multiple, très difficile à résumer, un de ces êtres sur qui les formules générales n'ont guère de prise, et auquel les qualifications les plus opposées semblent convenir tour à tour.

Mais ainsi que nous avons essayé de le montrer, une tendance domine nettement parmi toutes celles qui

combattent en lui : le penchant de sa conscience à s'isoler en isolant, à poursuivre l'absolu en s'affranchissant du monde extérieur, des biens et des obligations que ce dernier comporte, à se replier sur soi-même, sur un moi qui se complait souvent aux manifestations d'un impressionnisme à la fois religieux, moral, intellectuel et artistique. »

CHAPITRE II

AMIEL VU PAR LES LITTÉRATEURS

La question sexuelle a joué dans la vie d'Amiel un rôle de première importance; longtemps, il en fut hanté et son journal montre bien quelle préoccupation douloureuse ce fut pour lui.

Ce n'est pas là un signe parmi d'autres signes sur lequel dès le début, nous voulons attirer l'attention, mais un fait essentiel, primordial et qui peut-être a été à l'origine de tous les troubles dont il a tant souffert.

Il attendit longtemps d'abord le grand amour « capable de s'emparer de son âme, et de devenir son but... je n'ai jamais donné mon cœur, de là mon inquiétude d'esprit... ma mobilité en apparence inconstante n'est au fond qu'une recherche, une espérance, un désir et un souci; c'est la maladie de l'idéal », et plus tard il ajoutait même « je préférerais la fleur qui pourrait être à la fois toutes les fleurs, comme je préférerais la femme qui pourrait être à la fois toutes les femmes, ou pour parler philosophie, j'aimerais la fleur type et la

femme type ». Après cet aveu on conçoit le célibat d'Amiel, mais on ne s'explique pas sa chasteté, car nous savons aujourd'hui qu'il ne commit qu'une infraction à ses principes rigoristes. Il eut à l'âge de 39 ans une maîtresse « Philine » ayant fini par céder à ses supplications. Cette expérience fut sans lendemain, et un an avant sa mort il disait : « Je crois que la malédiction de ma vie a été la question du sexe, tout ce qui se rattache à la pudeur, à la volupté. Cette fonction physiologique a été pour moi une misère incessante. Le mariage précoce, ou même le libertinage eût mieux valu que la continence et le célibat.

A notre avis on ne peut, quand on parle d'Amiel, ne pas envisager l'importance que purent avoir sur son caractère ces troubles des fonctions sexuelles. Littérateurs et médecins, quoique leurs conclusions n'aient pas été du même ordre, n'ont pas cherché à le dissimuler. Nous nous demandons s'ils ont donné à ce fait capital toute la valeur qu'il mérite, et s'ils l'ont situé à la place exacte où il fallait qu'il fût.

Parmi les écrivains, tour à tour, Scherer, Berthe Vadier, Paul Bourget, Bernard Bouvier, et tout récemment encore Albert Thibaudet, Léon Bopp, Ed. Jaloux, ont successivement cherché les causes de ce farouche égocentrisme dans lequel s'était complu H.-F. Amiel.

Les uns et les autres ont cherché dans l'éducation qu'il reçut, dans le conflit qu'il y eut en lui entre la formation germanique et la pensée latine, dans sa religion, dans sa morale, l'explication de cette âme mystérieuse. On l'attribua même, au milieu austère et pudique dans

lequel il vécut à Genève, ou encore au curieux état psychologique, propre à ceux qui, quotidiennement, pendant de longues années se livrent à de savantes spéculations philosophiques. Nous allons rapidement passer en revue ces différentes causes.

*
* *

Scherer dans son introduction qui précéda la première publication des fragments du journal pense que deux faits dans la vie d'Amiel eurent une influence primordiale sur sa destinée ; la tristesse de son enfance dont il voit la source dans l'isolement prématuré dans lequel Amiel se trouva, étant tout jeune et dans ses voyages à l'étranger.

Cette légende de l'enfance malheureuse d'Amiel n'existe plus. Recueilli par son oncle, après la mort de ses parents, rien ne lui manqua, ni la douceur du foyer ni les chaudes affections familiales, ni les amitiés de son jeune âge.

Les voyages lui laissèrent sans conteste des souvenirs profonds et durables, mais ils ne paraissent pas avoir agi psychologiquement. Ils constituent dans cette vie en apparence si terne les épisodes les plus grossièrement saillants.

Scherer signale encore l'horreur que Genève et l'esprit Genevois inspiraient à Amiel. En effet, quand Amiel qui se trouvait alors à Berlin, fut avisé par des amis qu'une chaire se trouvait vacante à l'université de Genève et qu'on lui conseillait vivement de la solliciter,

il hésita beaucoup, effrayé de reprendre contact avec sa ville natale, dont il disait redouter par-dessus tout l'ironie cinglante.

C'est à Genève qu'il fait grief d'avoir été rejeté sur lui-même. Il n'est pas douteux que cette horreur de l'esprit Genevois marquée à un point tel ne soit imputable qu'à sa sensiblerie et qu'en définitive, conclut Scherer, l'on doive mettre « une partie des griefs d'Amiel contre Genève au compte d'Amiel lui-même ».

Berthe Vadier, dans la biographie qu'elle consacra à celui qu'elle vénérât tant, signale les brusqueries dont Amiel enfant eut à souffrir de la part de son père. Elle pense également que le fait pour lui d'avoir peu connu la tendresse caressante d'une mère ait eu quelques influences sur le développement de son caractère.

Berthe Vadier nous signale longtemps le goût immodéré que le jeune Amiel eut pour les livres et les longues contemplations devant la nature.

Comme Scherer elle pense que c'est dans cette soif d'absolu dans cette inspiration à l'infini que l'on peut trouver l'explication, la pathogénie de sa psychologie que Scherer ne craignait pas de qualifier de morbide et qu'il a appelée « maladie de l'idéal.

Dans ces essais de psychologie contemporaine, Paul Bourget pense qu'il faut voir surtout dans l'âme du professeur Genevois le résultat d'un conflit entre la pensée germanique et la pensée latine, une exaltation de l'intelligence et l'impuissance de la volonté. Il suit

toute l'évolution de cette lutte entre les deux influences philosophiques et littéraires, allemande et française. Il cherche à montrer les avantages et inconvénients de cette tendance à l'introspection.

Pour Amiel, dit-il, « penser et se regarder penser, sentir et se regarder sentir, ne furent jamais qu'une seule et même chose ». Bourget voit en lui « un des princes de cet étrange empire où les triomphateurs d'ici-bas ne pénètrent guère : le Rêve ». Mais il insiste : « Son rêve n'est pas une compensation volontaire, « une vision réparatrice ». Le rêve « c'est le dangereux et singulier pouvoir qui se trouve à la racine de toutes les métaphysiques et de tous les mysticismes. Il consiste en une sorte d'identification instinctive de notre esprit avec l'esprit de la nature » mais nous ne suivrons pas Paul Bourget dans ses déductions lorsqu'il déclare qu'Amiel « contemplateur acharné de son propre esprit, est certainement atteint d'une véritable maladie de la volonté.

Nous nous rapprocherons davantage de la conception de B. Bouvier. Pour lui, peu de causes extérieures ont été susceptibles d'avoir quelque influence sur ce qu'il appelle la « vocation » d'Amiel. Cette vocation c'est en somme son journal et nous verrons qu'il ne faut pas chercher à séparer le journal de son auteur ; tous deux sont étroitement unis. B. Bouvier nous montre que ce dynamisme, qu'Amiel comme tout être possède en lui, il parvint à le détourner du monde extérieur pour le concentrer sur lui-même.

Son journal n'a jamais été, comme on a pu le prétendre, un acte d'accusation contre la société, un confident de ses rancunes, un « compagnon de désespérance ». A vingt ans Amiel n'avait encore rien à reprocher à la vie. Si plus tard il s'est plaint amèrement, de sa carrière manquée et des hostilités qui l'environnent, il ne pouvait déjà à cette époque, alors qu'en joyeux étudiant il parcourait à pied les montagnes de Suisse, il ne pouvait résister à ce besoin, à cette vocation de tout confier au journal.

*
* * *

Albert Thibaudet, dans une pénétrante étude, insiste particulièrement sur la pauvreté extérieure et la richesse intérieure d'Amiel, sur la médiocrité de son enseignement et la profondeur de sa pensée lorsqu'il se retrouvait seul avec lui-même. Il nous montre la peur de l'action, l'impuissance du vouloir, la timidité devant la vie à vivre, devant tous les actes de l'existence, l'inadaptation d'Amiel à Genève.

Nous reviendrons plus longuement sur ce point. Nous verrons ce qu'il faut penser de cette prétendue peur de l'action, chez un homme qui toute sa vie donna de réelles preuves d'énergie et qui ne se déroba jamais devant la tâche à remplir.

*
* * *

M. L. Bopp fait une analyse rigoureuse de la morale, de la religion, de la philosophie d'Amiel, il insiste enfin sur ce qu'il a appelé « la dissolution du moi » qui

serait un trouble de la synthèse de la personnalité.

La religion d'Amiel ne forme pas un tout, mais bien plutôt un ensemble de tendances, d'idées souvent opposées les unes aux autres.

À défaut de la science, de la philosophie pure peu accessibles à tout le monde, Amiel proclame l'utilité de la religion pour son universalité, pour l'idéal élevé qu'elle impose.

Mais ce qu'il y a de caractéristique dans son mysticisme, ce sont ses états religieux, véritables extases, où rompant tous les liens qui l'unissent aux dogmes, il s'abandonne à ses impressions personnelles. Il ressentait tout d'abord une élévation purement matérielle, comme si son corps passait à l'état gazeux, quittait le sol, emporté dans un tourbillon. Cette élévation, néanmoins, était surtout spirituelle : c'était l'impression de rompre avec les mille petits liens qui nous enchainent à la vie, aussi de quelle dépression était suivie cette extase lorsqu'il retombait dans la vie quotidienne !

*
* *

Parmi tous ces facteurs invoqués tour à tour, pour tenter d'expliquer le caractère d'Amiel, nous ne pensons pas devoir en retenir beaucoup. Ils ne nous paraissent pas susceptibles d'avoir agi considérablement en eux-mêmes et si l'influence très nette qu'on leur attribue s'est faite sentir d'une manière appréciable, cela ne nous paraît possible que si on admet chez Amiel, un terrain constitutionnel.

L'étude de ces tendances fut l'œuvre des médecins. Nous allons les examiner.

CHAPITRE III

AMIEL VU PAR LES MÉDECINS

Pour Dupré, Amiel est un imaginatif pur. Mais les éléments qu'il emprunte pour orner son âme sensible et contemplative correspondent au passé. Amiel ne possède pas l'imagination de l'avenir, imagination créatrice, qui avide d'action, éveille l'espérance. Son imagination toute méditative, repose sur le souvenir : elle est caractéristique des esprits enclins à l'auto-analyse, à l'introspection, à la concentration de la pensée.

Amiel serait également un exemple remarquable de ce qui constitue l'imagination philosophique.

Une simple idée, une simple sensation sont chez eux le point de départ d'associations. Le philosophe détaché quelque peu du monde extérieur se laisse entraîner dans un état de rêverie et de vertige métaphysique où l'intelligence a peine à distinguer la réalité extérieure de son moi intime.

Il en résulte une identification de l'esprit avec l'uni-

vers, et comme Paul Bourget dont nous avons déjà signalé la remarquable étude, Dupré voit également à la base de cet état, le conflit entre la formation germanique et la pensée latine, qui l'une et l'autre influencèrent son esprit.

Il cite également l'impuissance de la volonté, l'exagération de l'esprit d'analyse, un goût prononcé pour la méditation et le songe. Ce serait d'ailleurs à la faveur du ralentissement de l'attention volontaire que les souvenirs s'introduisent dans la conscience : il se produit une contemplation interne des images, empruntées au passé ; il y a refuge dans la rêverie, mais les éléments du passé sont vus à travers l'état d'âme présent.

« Ce sont les adeptes de cette forme rétrospective de l'imagination qui s'adonnent avec passion au culte intime du souvenir : ils rédigent sur des feuilles souvent destinées à rester secrètes, le journal de leur vie ; ils consignent ainsi avec sincérité et minutie le détail des événements qui les ont intéressés, le récit de leurs aventures, et la confession d'une personnalité constamment en état d'enquête sur elle-même. Cette tendance à l'auto-biographie, à la rédaction commémorative de toute une existence représente pour de tels esprits le véritable refuge d'une sensibilité aiguë, en état d'exaltation habituelle, parfois joyeuse et exhubérante le plus souvent au contraire, triste, comprimée et souffrante, en tous cas aux prises avec les sentiments et les passions souvent dramatiques qu'éveille la vie, dans le cœur de ceux dont l'émotivité, la mémoire et l'imagination ne s'épuisent pas avec les événements ».



On a voulu voir également l'origine de cette curieuse psychologie dans une constitution paranoïaque.

Nous savons que ce qui caractérise le paranoïa, ce sont des tendances psychiques spéciales, se manifestant le plus souvent dès l'enfance par des troubles du caractère (irritabilité, susceptibilité), des tendances tantôt à l'agressivité, tantôt à la solitude dédaigneuse, imprimant à la personnalité une note d'anormalité.

On peut faire entrer dans cette catégorie une multitude de sujets, qui, sans être vraiment interprétateurs, même à un degré très faible, présentent cette tournure d'esprit si spéciale où l'on retrouve cette curieuse association d'orgueil, de susceptibilité, de fausseté de jugement et d'inadaptabilité. C'est la signature d'un état de déséquilibre psychique constitutionnel.

Envisageons, si, chez H.F. Amiel, comme le croit M. Genil Perrin, dans son remarquable livre sur les Paranoïaques, nous retrouvons les traces de ces observations systématiques, si à la lecture du « journal », nous avons l'impression de nous trouver en présence de ces troubles de jugement et de l'auto-critique, de cette méfiance primitive, de cette lutte active contre les hommes.

Chez Amiel, dont on ne peut évidemment pas nier l'égo-centrisme, il ne semble pas que cet égo-centrisme soit synonyme de surestimation, et l'on ne peut parler d'exhibitionnisme mental à propos de son « journal ». Il s'agit bien plutôt d'introspection.

Si tout jeune, Amiel recherchait la solitude, faut-il

mettre cela sur le compte d'une réserve méfiante, ou sur son orgueil ? Ce n'est ni par crainte, ni par mépris, qu'il s'isolait, lui que l'on sent par ailleurs tellement en harmonie avec les enfants, et qui se plaisait à un tel point dans le commerce des femmes.

Jamais il n'eut tendance à attribuer ses souffrances raffinées à l'hostilité de ceux qui l'entourent, et quand, par exemple, il se plaint de l'esprit genevois, il sait très bien que c'est en lui qu'il faut trouver la cause de ces gémissements.

De même, nous n'avons pas retrouvé chez Amiel de ces faux jugements, faux parce que passionnés, où la logique apparaît comme submergée par les tendances affectives déchaînées.

Le point le plus délicat réside dans l'inadaptabilité d'Amiel, à distinguer de celle du paranoïaque.

« L'inadaptabilité du paranoïaque est la résultante sociale de son attitude mentale, de ses tendances profondes ». C'est parce qu'il n'a pas une notion exacte des valeurs, qu'il ne se situe pas à sa place exacte dans la société, qu'il a sur le monde extérieur des idées fausses que le paranoïaque est contraint à l'isolement. Nous verrons que rien chez Amiel ne permet de supposer un processus pareil pour expliquer son ascétisme dans lequel il se réfugie.

S'il est vrai que la timidité du paranoïaque provient à la fois de l'orgueil et de la réserve méfiante, on ne peut pas admettre de pareils éléments chez notre auteur. D'ailleurs, la grande majorité des timides ne rentre pas dans le cadre de la paranoïa, et c'en est, il nous semble, un exemple.



Bien que peu marquées les différences entre la constitution des rêveurs éveillés et la constitution d'Amiel peuvent apparaître à l'analyse.

Envisageons tout d'abord l'attitude sociale des schizoïdes. Selon l'expression de Hoëderlin « ils sont pauvres d'actions et riches de pensées » tout occupés à filer la soie de leur propre âme (Strindberg). Il en résulte qu'ils négligent volontiers au profit de leur vie intérieure, la vie pratique de tous les jours. Il s'y mêle bien quelquefois une pointe d'anxiété et d'hostilité, et dans le même tableau il en résulte un mélange assez curieux de froideur et d'apathie avec une volonté suppliante d'être laissé en paix. C'est ce que Janet définit de l'inactivité active.

Or Amiel a eu une vie laborieuse de professeur ; il a consacré son temps à son métier, à la publication d'ouvrages nombreux, à ses amis, et de plus il a beaucoup voyagé. Est-ce là la vie d'un homme qui a craint l'action ?

Chez les rêveurs éveillés le développement exagéré de la vie intérieure nous conduit à la notion capitale de la pensée autiste.

Mais l'autisme chez le schizoïde est un phénomène volontaire. C'est par une préférence inexplicquée, latente, que le sujet se plonge dans sa vie intérieure comme un mollusque se recroqueville dans sa coquille, dans la crainte d'un danger. Quoique l'autisme ne dépasse pas ici les limites de la psychologie normale,

il faut noter surtout l'effet inhibiteur de la pensée autiste sur la pensée réaliste qui tend à restreindre, à freiner cette dernière.

Mais de ces deux vies, l'active et la contemplative, Amiel n'a pas choisi : il a vécu la seconde.

A ce propos, A. Thibaudet, dit « cette vie qu'il n'avait pas choisie il l'a portée comme un fardeau, il l'a regardée en face et du regard le plus désabusé, comme une passivité, une paresse, un non être et bien inférieure à l'autre vie » « à la joie de l'énergie, à la douceur de l'amour, à la beauté de l'enthousiasme, à la saveur sacrée du devoir accompli ».

Nous sommes loin du rêveur éveillé, qui se plonge avec délices en lui-même pour retrouver les chères images qu'il a créées. Amiel est contraint à cette vie intérieure qu'il n'aime pas « le manque de foi simple, l'indécision par défiance de moi, remettent presque toujours tout en question dans ce qui ne concerne que ma vie personnelle. J'ai peur de la vie objective, et recule devant toute surprise, demande ou promesse qui me réalise ; j'ai la terreur de l'action et ne me sens à l'aise que dans la vie impersonnelle désintéressée, subjective de la pensée. Pourquoi cela, par timidité ».

De plus les schizoïdes sont très souvent des sujets présentant un degré plus ou moins net d'insociabilité accompagnée d'une indifférence affective assez marquée.

Dans son entourage le rêveur éveillé est considéré comme un sauvage, un timide, un pessimiste, un misanthrope, mais ce qui le différencie, c'est la diversité

d'attitudes qu'il peut prendre. Tous ceux qui vivent en rapports constants avec lui reconnaissent qu'il y a un élément qui leur échappe.

Tout au contraire, Amiel a une affectivité très grande, toute sa vie il fut dévoué à ses amis ; ne pouvant être mari, ne voulant être amant, il cultivait surtout l'amitié des femmes.

Il recevait d'elles leurs confessions les plus intimes, mais pas un de ses familiers ne se doutât du désarroi intérieur dont il était torturé.

On conçoit aisément que par suite de cette hyper-esthésie psychique qui les empêche de vivre normalement avec leurs semblables, les schizoïdes disposent d'un potentiel affectif qui ne peut s'écouler, d'une force vive qui ne trouve pas sa voie, et qu'ils vont reporter sur la nature, sur les livres, par exemple. Mais s'ils viennent à violenter leur constitution, à extérioriser cette passion qu'ils portent en eux, dans la dérision du but qu'ils se proposent, dans l'affectation de leur langage et de leur attitude, peu en rapport avec leur milieu, il faudra voir là un signe précurseur de perte de contact avec le réel.

Pas un instant Amiel n'a cherché à se dérober devant le réel. Il a tout supporté, toutes les besognes ingrates, qui lui ont été offertes, jamais il ne paraît désinséré d'avec la réalité.

Le schizoïde n'est pas un homme d'action. Rares sont les cas où il entreprend de grandes choses. Il ne le fait que contraint « il n'aime pas l'action », l'aventure ne le tente pas. Amiel souffrait devant l'action, mais ne se dé-

robait pas. Sa vie entière en est une confirmation et nous l'avons déjà dit.

Négligeant la réalité, le rêveur éveillé embellit en général sa vie intérieure qu'il peut rarement laisser vide et stérile. Elle sera peuplée de ses créations. Le fait initial dans cette théorie n'est pas le rêve, mais la difficulté de s'adapter au monde extérieur. Le rêve vient ensuite peupler la vie intérieure. « Ce n'est pas parce qu'il rêve que le schizoïde perd contact avec le réel, c'est parce qu'il perd contact que la rêverie remplace la réalité manquante sous une forme fréquente d'embellissement. » Minkowski a cependant attiré dernièrement l'attention sur ce qu'il a appelé l'autisme pauvre.

Chez Amiel au contraire, nous trouvons dès son enfance de longues contemplations mélancoliques, de longues heures de rêveries. Voici son portrait, enfant, que nous a laissé Berthe Vadier. « Point bruyant, point tapageur, élève docile, gentil camarade, il était plus réservé que les autres, se donnant moins vite et moins complètement, gai et sérieux tour à tour, un peu inégal comme les natures nerveuses, tantôt il recherchait ses petits compagnons, tantôt il s'en isolait » et il s'en isolait pour retrouver ses amis électifs, les livres et les longues promenades solitaires.

« Lire un livre intéressant, en face d'un beau paysage, au bruit du vent, au bruit des vagues, au chant des oiseaux, lui était une félicité... Waltér Scott le plongeait dans un ravissement inexprimable ».

Lui-même dans son journal, quelques années plus tard, avouait cette mélancolie qui durant toute son

adolescence, et peut être sa jeunesse, l'avait envahi ».

» Je suis maintenant plein d'expérience, cette mélancolie inquiète, ce tempérament sombre qui m'ont rongé si longtemps me semblent tendre à s'évanouir. L'avenir ne m'effraie plus depuis que je sais la possibilité de réaliser mes rêves, que mes incertitudes diminuent, que mes forces croissent, que je deviens homme ».

On connaît en outre une certaine forme d'autisme hypochondriaque et d'indifférence sexuelle que l'on rencontre très fréquemment chez les schizomanes, et plus atténués chez les schizoïdes.

Cette indifférence sexuelle se rattacherait à un fond mental caractéristique, comportant une indifférence affective apparente et une discordance entre l'activité intellectuelle et l'activité pragmatique.

Ainsi les schizoïdes ne ressentiraient pas pour l'autre sexe un attrait bien marqué. A les entendre, le mariage ou l'amour ne les intéresse pas. L'acte sexuel normal leur cause un dégoût physique, et ils compensent cette absence d'activité pragmatique par une activité psychique exagérée. Nous connaissons la propension d'Amiel pour le mariage ; elle est tellement évidente qu'elle ne doit pas faire ici l'objet d'un long développement.

CHAPITRE IV

LES STIGMATES PSYCHASTHÉNIQUES CHEZ AMIEL

Pour nous Amiel paraît présenter un certain nombre de signes tel qu'il semblerait possible de le compter au nombre des psychasthéniques de Janet, si toutefois certains des sujets étudiés par l'éminent professeur n'étaient plus tôt considérés aujourd'hui comme devant être rangés dans des catégories voisines telles que schizophrénie, démence précoce, hyperémotivité, par exemple. En présence de ces cas en apparence si différents on saura voir les caractères communs à tous ces sujets qui ont permis de les décrire dans une classe à part.

Mais avant d'étudier chez eux les troubles de l'activité mentale, nous allons passer en revue l'étiologie de cette affection, voir comment un individu, soit par son hérédité, soit par sa constitution, soit occasionnellement, peut devenir psychasthénique, et si ces différents

facteurs se retrouvent chez notre auteur à la base de son psychisme.

Il est assez difficile de préciser les causes déterminantes. En corrélation étroite avec l'observation de nombreux cas, Janet a pu préciser les conditions principales qui paraissent fréquemment favoriser l'éclosion de la psychasthénie. Voyons la part de l'hérédité et du tempérament :

Pour Pitres et Régis dans les $\frac{4}{5}$ des cas, on trouve des antécédents psychiques, chez les ascendants directs ou collatéraux. Pour Janet, cette proportion s'élève jusqu'à 92 % : c'est dire comme on la retrouve fréquemment.

Signalons en passant que la psychasthénie paraît également plus fréquente chez la femme.

Quoiqu'il soit très difficile de fixer la date du début d'une pareille affection, tous les auteurs sont d'accord pour reconnaître l'influence considérable de la puberté. (d'après une statistique portant sur 186 cas, 141 furent dépistés de 11 à 30 ans).

En dehors de l'hérédité, certaines causes physiques peuvent avoir quelque importance. Fatigue, excès, traumatisme, maladies infectieuses, puerpéralité, etc..., mais, selon Janet; on doit négliger quelque peu ces facteurs en regard des troubles de fonctions sexuelles qui retentissent sur les fonctions mentales. Toutes les phases de la vie génitale peuvent dater dans la vie du psychasthénique : puberté, âge critique, menstruations, lactation, onanisme.

Nous empruntons à Janet la classification de causes

morales déterminantes, difficiles à analyser, et qui sont appelées à jouer un rôle très différent. Les unes abaissant l'activité psychologique favorisent l'éclosion de cette affection. D'autres, tandis que cette activité psychologique est déjà ralentie, sont l'occasion de phénomènes plus aigus, tels que idées fixes, obsessions, phobies.

L'étude du caractère, c'est-à-dire la manière d'être, la façon de se comporter depuis l'enfance, peuvent fournir des renseignements utiles. Chez les psychasthéniques fréquemment on retrouve les signes atténués de l'aboulie, le manque d'activité volontaire, une répugnance pour l'action sociale. Ce sont des gens ayant tout timides, renfermés, maladroits, indécis, redoutant les responsabilités, craignant l'action et la lutte par-dessus tout, indifférents à leur propre intérêt, incapables d'être pratiques, désintéressés, méprisant tout ce qui leur paraît terre à terre, mais par contre aimant et comprenant mieux les idées, en général fort intelligents, doués de qualités d'imagination et de mémoire.

Ils vivent dans l'avenir mais surtout dans le passé, l'esprit plein de souvenirs. Ils adorent la poésie, la philosophie, la religion, avec une grande tendance aux rêveries solitaires, aux envolées poétiques et mystiques, idéalisant leurs amours dont ils souffrent.

Il y a là quelques analogies avec les imaginatifs purs, décrits par Dupré. Cette citation empruntée à Janet est intéressante à rapprocher.

« Les rêveries poétiques et mystiques conviennent à leurs dispositions mélancoliques, car ils sont plutôt

tristes et disposées à la rêverie solitaire. Aussi ont-ils besoin d'être sans cesse excités et réveillés, mais ces excitations doivent être bien graduées, et faites avec délicatesse car la moindre des choses semble les mettre dans des états d'émotions indescriptibles. Le cœur joue chez eux un grand rôle. Ils ont de grandes amours, d'autant plus grandes que l'objet en est surtout imaginaire, et qu'ils ne se rendent nullement compte du caractère véritable de la personne qu'ils transforment en un idéal. Presque toujours malheureux dans ces belles amours : leur timidité énorme, leur défaut de connaissance des hommes, leur inhabileté à profiter des circonstances, les rendent toujours incompris. Ils ont d'énormes désespoirs. Cette émotivité est irrégulière. Tantôt ils restent indifférents, tantôt ils se bouleversent pour le monde des choses. Les émotions qu'ils craignent, les amitiés qu'ils ont besoin d'obtenir et qui leur font défaut, ce monde hostile avec lequel ils redoutent d'avoir à se mesurer, ces résolutions qu'il faudrait prendre et qui sont toujours en retard, tout cela les met dans une inquiétude continuelle, qui se traduit souvent en dehors par une agitation inutile ».

L'origine de la psychasthénie doit encore dans certains cas se chercher dans le désarroi que cause à ces sujets la nécessité de résoudre certains problèmes de la vie. Le choix d'un métier, le problème de la vocation religieuse, le changement de résidence, de fortune, les procès, les troubles causés par un enseignement nouveau, et très souvent le mariage sont des causes occasionnelles.

D'ailleurs ces diverses influences morales ne font que s'ajouter aux causes physiques, surtout aux prédispositions créées par le caractère et l'hérédité pour constituer peu à peu ce curieux état psychopathologique : la psychasthénie.

*
* *

Voici la définition que donne Janet de la psychasthénie : « C'est une forme de la dépression mentale caractérisée par l'abaissement de la tension psychologique, par la diminution des fonctions qui permettent d'agir sur la réalité et de percevoir le réel, par la substitution d'opérations intérieures et exagérées sous la forme de doutes, d'agitation, d'angoisses, et par des idées obsédantes, qui expriment les troubles précédents et qui présentent elles-mêmes les mêmes caractères ».

C'est toujours en nous appuyant sur de nombreuses citations, en laissant Amiel parler le plus possible que nous allons montrer les analogies très grandes qu'il présente avec les psychasthéniques de Janet.

Voici tout d'abord le sentiment d'incomplétude dans l'action. « Aimer, rêver, sentir, apprendre, comprendre, je puis tout, pourvu qu'on me dispense de vouloir : c'est ma pente, mon instinct, mon défaut, mon péché. J'ai une sorte d'horreur primitive pour l'ambition, pour la lutte, pour la haine, pour tout ce qui disperse l'âme en la faisant dépendre des choses et des buts extérieurs ». Lorsqu'il lui faut agir, il éprouve devant l'acte, de la difficulté, de l'indécision, de la gêne et un sentiment d'incapacité qui surprend chez un être doué des

qualités les plus remarquables dans le domaine de l'esprit.

Au moment d'agir, ce n'est pas un phénomène émotionnel qui l'inhibe, mais bien plutôt cette crainte vague, instinctive qui lui fait redouter et prévoir toutes les conséquences de ses actes.

Il se rend compte qu'il y a plus de difficultés pour lui dans la vie un peu mesquine de tous les jours que dans les dissertations métaphysiques auxquelles il se laisse aller tout naturellement. « L'impersonnalité a beau offrir toutes ses tentations, il faut redevenir un être emprisonné dans certaines conditions de la durée et de l'espace, un individu qui a ses alentours, ses amis, ses ennemis, une profession, une patrie, qui doit se nourrir, se loger, régler ses comptes, veiller à ses affaires. Il faut faire en un mot comme le premier passant venu ». De là à se sentir étranger à ce qui l'entoure il n'y a qu'un pas ; il fut rapidement franchi : « L'inadaptabilité par mysticisme, par raideur, délicatesse ou dédain est le malheur ou du moins le caractère de ma vie. Je n'ai pu m'accorder à rien, ou de rien ».

Très fructueuse également, l'étude des émotions et des sentiments d'Amiel, car il semble, d'après Janet, qu'Amiel rattache le trouble de ses émotions à une sorte de retenue qui, à ses yeux, paraît presque volontaire, comme c'est souvent le cas chez les timides : « Il y a en moi une raideur secrète à laisser paraître une émotion vraie, à dire ce qui peut plaire, à m'abandonner au moment présent, cette retenue que j'ai toujours observée avec chagrin... mon cœur n'a jamais parlé sé-

rieusement, je badine toujours avec le moment qui passe et j'ai l'émotion rétrospective. Il répugne à ma nature réfractaire de reconnaître la solennité de l'heure... un instinct ironique qui provient de ma timidité me fait toujours glisser légèrement sur ce que je tiens, sous prétexte d'autre chose et d'un autre moment... La peur de l'entraînement et la défaillance du moi-même me poursuivent jusque dans l'attendrissement ».

Puisqu'il ne trouve pas dans la réalité les consolations d'une existence pénible, c'est en lui même qu'il va les chercher. « J'ai peur de la vie objective et recule devant toute surprise, demande ou promesse qui me réalise. J'ai la terreur de l'action et ne me sens à l'aise que dans la vie impersonnelle, désintéressée, subjective de la pensée ». Il va ressentir pour cette vie de la pensée, un attrait de plus en plus vif et il cherchera à oublier ses angoisses dans ces états de rêveries, qui lui sont si doux : « C'est mon opium, mon haschich. Le dégoût de ma vie individuelle et l'engloutissement de ma volonté privée dans la conscience pure de l'activité universelle, c'est mon penchant, ma faiblesse, mon instinct ». Evidemment, cet autisme est spécial. Nous ignorons les créations qui peuplent son monde intérieur, nous ignorons quelles sont les sources de ces joies qui l'attirent tant et la nature de ces délices, qui font qu'il manifeste quelque mépris pour les prosaïques syntones. « Le rêve est gigantesque, mais l'action est vaine. Aux esprits captifs, le succès, la renommée, et le profit : c'est bien assez ; mais ils ignorent les délices de la liberté et les joies du voyage dans l'infini ».

Amiel, quelquefois, en arrive à douter de son « moi ». Il s'identifie à ce qui l'entoure. Jeune, alors qu'il était étudiant à Berlin, il écrivait déjà : « Je puis me simplifier sans limites, oubliant mon milieu, mon époque et me faire d'un autre âge. Je puis oublier tel ou tel nom, me faire aveugle, me faire même être inférieur à l'homme, animal, plante... je me retire instinctivement en dedans de mon organisme, affranchi de lui ».

Ultérieurement, il éprouvera souvent cette sensation de « transmutation » : « Mon âme est la possibilité de toutes formes : elle n'est pas âme, elle est l'âme : » Il sent vivre en lui toutes catégories d'humanité. « Il me faut un effort pour me ressaisir, pour m'affirmer et me personnaliser. L'abîme m'attire, m'entraîne toujours. L'infini me tente, le mystère me fascine » ou encore :

« Tout me tente, m'attire, me polarise, me métamorphose, et m'aliène momentanément de ma personnalité, qui volatile, expansive et centrifuge comme l'éther, tend toujours à se perdre dans l'espace sans bornes, ou inversement à se condenser dans un point insignifiant de sa propre étendue ».

Il a laissé, enfin, cet émouvant tableau de son caractère : « Mon être différent, ondoyant, dispersé ; j'ai une peine infinie à rassembler mes molécules ; je m'échappe continuellement à moi-même en dépit de mes méditations quotidiennes et de mon journal intime. La forme de cohésion de l'individualité, c'est la volonté et surtout la continuité de vouloir ; ne me continuant jamais moi-même, il est clair que je suis plusieurs et non pas un. Mon nom est Légion, Protée, Anar-

chie. Ce qui me manque, c'est une force déterminante et constante, un caractère. Vivant au jour le jour, ne comptant sur rien, ne voulant rien, comme la plume au vent, je palpite et frissonne à tous les souffles changeants de l'atmosphère. Mes lectures et mes travaux, mes projets et mes goûts sont sans suite et sans portée, parce que je n'y mets aucune passion et aucun intérêt persistant, je n'existe qu'au provisoire et ne me suis pas pris au grand sérieux. Le désillusionnement de soi-même et le désabusement de la vie coupent à l'homme le tendon d'Achille. Ambition nulle, paresse complète, on n'aime plus que la paix et la rêverie, ornées de tendresse ».

CHAPITRE V

LE JOURNAL

Le journal d'Amiel est l'image fidèle de sa vie. Il est intéressant à envisager en lui-même et dans l'évolution qu'il subit. C'est à 18 ans qu'Amiel fit la première tentative de tout noter, au jour le jour, mais il ne put persévérer longtemps. De 18 à 23 ans il multiplia ainsi ses essais et malgré tous les efforts que pareille tâche lui coûtait, il persévéra. Il n'envisageait, tout d'abord, son moi que comme un sujet d'études psychologiques, et c'est en psychologue qu'il s'étudie pendant de longues heures de méditations.

« Si les livres manquent on a le cœur humain à sonder, si la société manque, on a les œuvres de l'art ou celles de la nature. Si toutes ces moissons sont absentes et qu'on n'ait pas à les apporter à son âme, la table de la vie intérieure ne sera pourtant pas vide. Il y aura encore nous-mêmes en Dieu ; nous-mêmes, nos facultés, le jeu de nos passions, de nos idées, la structure et

l'action de l'entendement, surtout l'étude morale de notre cœur, et tout cela pour en faire l'offrande à notre âme et de notre âme elle-même à Dieu.

La vie intérieure doit être l'autel de Vesta, dont le feu doit brûler nuit et jour. Notre âme est le temple sain dont nous sommes les lévites. Tout doit être apporté sur l'autel éclairé et passé au feu de l'examen et l'âme se doit la conscience de son action et de sa volonté ».

Ailleurs il dit encore « je n'ai pas eu de consolateur, d'amis supérieurs à moi, et me comprenant et me redonnant de la force dans mon adolescence. »

Il lui fallait néanmoins une application et une énergie considérable pour faire chaque jour son examen de conscience.

« Pour le moment ce journal est encore un être mystique et hybride, semainier, agenda, procès-verbal, inquisiteur, confident, garde-notes, mais ou deux rôles dominant : celui de greffier qui constate et de Nestor qui sermonne. Stastistique et monitoire c'est également fastidieux : » Les années passent, le journal n'est plus cela. C'est devenu maintenant le délassément préféré d'Amiel.

Peu à peu, le journal s'était affranchi d'être une obligation, une sorte de pis-aller, un exutoire pour devenir l'ami de tous les jours auquel on confie tous ses secrets, puis un maître exigeant, impérieux, qui doit ne rien ignorer. Il y a là toute une évolution, qui cadre presque « cliniquement », si nous osons dire, avec le développement des souffrances de son auteur.

*
* *

Le danger d'une telle analyse systématique de soi-même est évident. A trop s'observer, à trop s'étudier, on parvient nécessairement à une sécheresse du cœur et de l'imagination. Toutes les forces vives de l'être, toutes les ressources affectives tournées normalement vers le dehors sont contrariées et dirigées vers le « moi ». Nous savons tous les méfaits de l'introversion, poussée à un tel degré.

Amiel se rendit compte d'ailleurs du danger qu'il courait. Il chercha au début, à réagir, à s'affranchir de cette contemplation, de cette dissection minutieusement cruelle, « d'un égotisme, d'un prétisme, et d'un ascétisme fastidieux » et auxquels, il ne faut pas l'oublier, nous sommes redevables de ce merveilleux document que constitue le journal. Il va y avoir conflit entre l'homme et l'auteur du journal.

« Disséquer son cœur, comme tu le fais, c'est tuer sa vie. Eternel et téméraire chimiste de toi-même, quand cesseras-tu de dissoudre tes sentiments par la curiosité ? Tu as déjà réussi à te couper tout élan, à te tarir toute sève, à effaroucher tout instinct », mais il écrit peu à peu « avec quel vif plaisir je reviens à mon journal, après une journée de séparation. C'est comme un ami que l'on revoit. Il me fait besoin, et me repose. Je lui parle, il me répond ; c'est le livre du souvenir et l'heure où je lui rends visite est l'heure du recueillement ».

C'est la pratique de cet exercice périlleux, qui portant

au paroxysme les angoisses de cet être déjà trop enclin au repliement, va nous faire assister à son évolution et s'il lui arrive encore de se demander pourquoi il continue son journal, il trouve immédiatement d'excellentes raisons à le faire, « parce que je suis seul. C'est mon dialogue, ma société, mon confident, mon compagnon. C'est aussi ma consolation, ma mémoire, mon souffre-douleur, mon écho, le réservoir de mes expériences intimes, mon itinéraire psychologique, ma protection contre la rouille de la pensée, mon prétexte à vivre... » Mais c'est aussi bien autre chose qu'il ne dit pas. Maintenant le journal est son maître, un maître impérieux, et il est trop tard pour qu'il puisse s'évader de cet autisme particulier, de ce narcissisme fascinant.

CHAPITRE VI

CRITIQUE

En envisageant d'un peu près le cas d'H. F. Amiel, nous verrons facilement les distinctions existant entre lui et les sujets décrits par Janet. Ne possédant comme données dans le cas d'Amiel, que ses mémoires, nous estimons que la réserve s'impose, et qu'un diagnostic rigoureux et définitif ne nous est pas possible. Seules les suppositions nous sont permises. Nous ne nous proposons que d'apporter une modeste pierre à l'édifice déjà imposant des essais et des critiques qui ont été écrits sur Amiel, sans être certain de détenir la vérité.

Nous avons vu avec quelle fréquence on retrouve l'hérédité chez les malades de Janet. Il est très important de noter ce fait que chez Amiel on ne relève rien dans ses antécédents, qui permette de penser à une influence héréditaire quelconque. Amiel n'a jamais en outre présenté de ces obsessions si douloureuses, caractéristiques de la psychasthénie, et s'il éprouvait devant

l'action, d'un sentiment de difficulté presque de souffrance, il n'y a jamais eu chez lui d'impossibilité à agir.

M. Ed. Jaloux dit avec raison que son mal n'était point de ne pas vouloir, mais tout en se jugeant sans cesse de n'avoir jamais le courage de s'accepter. « Il a cru toute sa vie qu'il n'était pas assez énergique pour vouloir, en réalité il ne voulait rien parce qu'il n'avait rien de spécial à faire ni à dire ». En effet, ce n'est pas diminuer la mémoire d'Amiel que de répéter après tant d'autres qu'il doit sa renommée non pas à ses œuvres de philosophe, de pédagogue, ou aux recueils de poésies qu'il nous a laissés, mais à son journal. Il a souffert en réalité de n'avoir point dit de grandes choses, d'être méconnu, des difficultés qu'il ressentait à faire valoir ses brillantes qualités, mais nous avons déjà dit que sa vie entière plaidait pour lui.

De toutes ces considérations il ressort qu'il est difficile de faire rentrer le cas d'Amiel dans un code psychiatrique. Il nous paraît toutefois que la constitution dont il se rapproche le plus est la psychasthénie, mais une psychasthénie larvée ; Amiel n'est pas obsédé, il n'éprouve pas d'impossibilités devant l'action et ce n'est pas un scrupuleux. En somme, il présente des éléments psychasthéniques comme tout être normal peut en présenter, mais dont il est intéressant de connaître la genèse à la lumière des conceptions Freudiennes.

Ces conceptions peuvent évidemment être contestables, mais il est nécessaire de les examiner à titre de suggestions pour la compréhension plus profonde de la personnalité du professeur Genevois.

*
* *

A la lecture de son journal on est surpris du peu de place qu'il accorde à ses souvenirs d'enfance et pourtant son imagination est peu créatrice. Pourquoi parle-t-il tant des enfants et si peu de son enfance ? De ses toutes premières années nous ne savons presque rien. Il n'en parle jamais, alors que c'est au contraire une tendance naturelle chez les auteurs de mémoires de journaux intimes, d'analyser avec minutie leurs premières impressions, et de se complaire dans le rappel des plus petits souvenirs de leur passé.

Amiel fut très affecté par la mort de sa mère, survenue alors qu'il avait 11 ans, et suivie quelques mois plus tard de celle de son père. Il gardait de sa mère « le souvenir d'une tendresse caressante qui le dédommageait des brusqueries de son père ».

Deux ans avant sa mort il disait : « Je crois que si mon père avait vécu, j'aurais eu beaucoup à souffrir de lui, mais Dieu aurait dû me laisser ma mère : combien ma vie eut été différente ». Ailleurs il dit encore : J'ai été ravagé par les premières désillusions qu'un père imprudent semait, comme à plaisir, dans mon âme enfantine. Une jeunesse rêveuse, rentrée, solitaire..... »

Chaque fois qu'il en vient à parler de son père c'est pour rappeler qu'il n'a pas rendu sa mère heureuse. Le tableau qu'il trace de lui est quelque peu dur « Son génie inquiet, impérieux, ponctuel, inventeur, fixant, notant, voulant maîtriser témérairement jusqu'à l'ave-

nir par une prévoyance presque coupable, fixant ainsi des lignes et des dates, pour les futurs décès par exemple des membres de sa famille ».

Cette appréciation sévère prend une valeur singulière quand on songe à la pudeur d'Amiel à l'ordinaire.

M. Bopp note également que des dissentiments religieux avaient surgi entre ses parents ; dissentiments qui, peut-être, avaient fortifié sa tendance à se replier sur lui-même.

Ainsi, il perce, dans les quelques propos que nous venons de rapporter, une pointe d'hostilité pour son père. Il y a là, l'aveu d'un petit désaccord, qu'on ne peut pas ne pas signaler, sans toutefois affirmer en rien l'existence d'un complexe d'Œdipe, malgré le grand attachement d'Amiel pour sa mère, et dont le souvenir ne semble pas s'être estompé, durant toute sa vie.

Faut-il attribuer cette hostilité à un fait banal, à une parole en apparence anodine, qui aurait retenti douloureusement dans le cœur d'Amiel enfant.

Le 2 mai 1852, il notait dans son journal : « Quelle n'est pas l'importance des premiers dialogues de la première enfance ? Combien j'ai senti la sainteté de cette mission. Je ne l'aborde qu'avec une sorte de religieux effroi. L'innocence et l'enfance sont sacrées. Le semeur qui jette le grain, le père qui jette la parole féconde, accomplissent un acte de pontife et ne le devraient faire qu'avec religion, avec prière, et gravité, car ils travaillent au règne de Dieu. Toute semaille est une chose mystérieuse, qu'elle tombe dans le sol ou dans les âmes » et plus loin il y revient encore, « l'influence

d'un mot dit à son heure est incalculable, nous oublions trop que la parole est une révélation, un enseignement », et avec quelle mélancolie il s'écrie : « ...Après cela, laissez au hasard le soin de créer l'esprit de l'enfant, la notion du sexe, de la pudeur et de la volupté ». Un rapprochement s'impose : d'une part, le silence presque total sur son enfance et d'autre part, l'importance qu'il attribue aux paroles sur l'esprit des enfants, et l'influence profonde qu'elles peuvent avoir.

On est en droit de se demander : Y a-t-il eu quelque chose dans la vie d'Amiel que nous ignorions ? N'y a-t-il pas eu refoulement ? N'y a-t-il pas là une ébauche non pas de complexe d'Œdipe, mais de ces dissenti-
timents qui paraissent légers et qui laissent au cœur une blessure jamais refermée ?

CHAPITRE VII

LES TROUBLES DE LA SEXUALITÉ

Tous les stigmates dont il souffre semblent graviter autour de la sexualité prise comme pivot et, fait caractéristique, la sexualité affecte chez lui la forme d'une préoccupation douloureuse : c'est une idée qui revient sans cesse. Tout au long de son journal, cette question domine : elle est angoissante, pesant sur toute sa vie. Elle constitue le signe essentiel, effaçant presque tous les autres et elle paraît même les conditionner tous.

Nous savons qu'il est fréquent de rencontrer chez les psychasthéniques des troubles des fonctions sexuelles, mais ils acquièrent très rarement une telle importance.

Voici quelques exemples de cette préoccupation : « La sexualité aura été ma Némésis, mon supplice depuis l'enfance. Ma timidité extraordinaire, ma gêne avec les femmes, mes violents désirs, les ardeurs d'imagination, les mauvaises lectures dans la première adolescence,

puis l'éternelle disproportion entre la vie rêvée et la vie réelle, ma funeste pente à me séparer des goûts, des passions, des habitudes de ceux de mon âge et de mon sexe »...

Mais Amiel souffre de cela : « Le trouble des fonctions sexuelles est, je crois, du reste, une des plaies de notre génération si nerveuse et si énervée. Toute la vie physique de la femme tourne autour de ce centre, et celle de l'homme aussi, quoiqu'avec moins d'évidence ». Il s'étonnait, il raillait lui-même ce qu'il croyait être sa vertu, mais sous cette indifférence ironique, quelle amertume on devine. « Virginité virile, tu mériterais pour ta rareté, un temple, et si les anciens l'ont oublié, ils ont eu tort. A 28 ans, n'avoir, comme dit Pythagore, encore livré sa force à aucune femme, ou comme dit Goëres, n'avoir pas encore goûté, ou comme dit Moïse, n'avoir pas encore connu, ou comme les romanciers français, n'avoir pas encore possédé est un phénomène ou plutôt une curiosité, dont aucun homme de ma connaissance parmi ceux de mon âge ne peut offrir un second exemple. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Est-ce une stupidité ? Est-ce une vertu ? J'ai souvent débattu cette question. Avoir couché dans tous les lits de l'Europe depuis Upsal à Malte et de St-Malo à Vésuve, dans les chalets et dans les hôtels, chez les bergères de Bretagne et à deux pas des filles de Naples et ne connaître la volupté qu'en imagination ; avoir eu le *tempérament le plus précoce*, fait les lectures les plus ravageantes ; avoir eu même les occasions les plus séduisantes, et cela avant vingt ans ; *curieux jusqu'au crime* et à plus forte

raison, curieux de l'amour, inflammable, toujours errant ; par quel miracle rapporté-je au foyer natal mon ignorance d'enfant ? »

Son imagination souvent en éveil, s'alimente aux sources les plus surprenantes. Au hasard de ses lectures, il souffre des symboles érotiques, des allégories et cela suffit pour déclencher ces états de rêveries.

Mais les années passent. Il regrette d'avoir voulu dompter sa nature, tout en ne se décidant toujours pas à lui obéir.

« J'ai exagéré relativement tous les scrupules, et brûlé comme un moine, au lieu de vivre comme un homme. A 39 ans, j'étais encore vierge, et à l'heure qu'il est, je suis encore harcelé par Lilith, comme un séminariste. N'est-ce pas absurde ?... »

En un mot, je ne peux plus qu'avec une amère ironie songer à cette folie à laquelle *j'ai sacrifié ma santé*, mes forces, et mon existence, cette folie de la continence prise pour la vertu ». La sagesse, il le reconnaît, eut été non pas d'essayer d'échapper à cette servitude, mais de s'y soumettre. « La fonction sexuelle est la plus pénible des redevances que nous ait imposée la nature... le calme est dans l'usage, non dans la privation ou la mutilation » mais il serait plus facile « d'abdiquer sa prétention que de la satisfaire ». Cet aveu d'impossibilité de s'adapter à l'ambiance est très important.

Nous pourrions multiplier ces exemples ; cela est inutile, si nous sommes parvenus à montrer quelle hantise, cette éternelle question a été dans la vie d'Amiel.

Il nous semble que s'il n'y avait pas complexe sexuel à la base, les troubles de la sexualité seraient moins douloureux, feraient plus partie des autres signes, et il y aurait moins de préoccupations purement charnelles.

Son aspiration au mariage s'explique d'autant mieux, que le mariage concilierait ses idées morales et religieuses, en même temps que son besoin physiologique. Pour lui, le mariage est paré de toutes les qualités. « C'est un état normal, salulaire, fortifiant, sanctifiant », mais aussi c'est surtout par lui la consécration de l'amour. Cet amour, tel qu'il le conçoit, il ne le rencontre malheureusement jamais. « Je ne veux pas parler de ces passions de paille, qui éblouissent, consomment, ou dessèchent. J'appelle, j'attends et j'espère encore le grand, le saint, le grave, le sérieux amour qui vit par toutes les fibres et par toutes les puissances de l'âme. Toute femme qui ne le comprend pas n'est pas digne de moi. Et si je dois rester seul, j'aime mieux emporter mon espérance et mon rêve que de mésallier mon âme ».

En vérité, si Amiel ne se marie pas, c'est qu'il est ardemment épris d'un idéal « Ah ! je sens bien que je pourrais aimer éperdument quand je rencontre ces personnages de la fiction, qui répondraient à mes rêves ».

Il n'est pas seulement épris de beauté purement physique, plastique, mais aussi de cette beauté cachée, bien plus rare, la beauté de l'âme. « En arrière de la beauté superficielle, joyeuse, rayonnante, palpable, l'esthétique découvre tout un ordre de beauté cachée,

voilée, secrète, mystérieuse » et il fera à plusieurs reprises l'aveu de cette recherche vaine « l'idéal m'empoisonne toute beauté imparfaite ».

Scherer, avait déjà dit qu'Amiel était atteint de la « maladie de l'idéal ». Mais il est curieux de savoir, autant qu'il est possible, quels sont les éléments qui ont contribué à la formation de cet idéal. Cette notion de la femme type, « qui serait pour lui toutes les femmes », en est un exemple. On est en droit de se demander, puisque nous avons émis l'hypothèse d'un petit complexe d'Œdipe, et en raison de cette dissociation entre son activité psychique et son activité pragmatique, si sa mère n'est pas étrangère à la formation de cet idéal ?

« Heureux qui a trouvé la femme forte et pure, enthousiaste et courageuse, fidèle et sainte, la compagne de ses jours et de ses nuits, l'appui de sa jeunesse et de ses vieux ans, l'écho de sa conscience, l'auxiliaire... »

Mais si on en vient ainsi à considérer le cas d'Henri-Frédéric Amiel, d'un point de vue freudien, il nous faut tâcher de démêler de quels éléments se compose sa personnalité, son « moi » intime, voir ce qui est en lui :

1° Peut-être purement constitutionnel et : nous y retrouvons quelques signes indiscutables. Ainsi : la tristesse de son enfance, et de son adolescence, son goût précoce et exagéré pour la solitude et les livres, surtout plus tard, la survivance des enfantillages qui semblent marquer un arrêt du développement de son caractère (nous entendons par là une certaine persistance de puérilisme se manifestant par un goût prononcé pour certains amusements),

2° Ce qui, dans son caractère, peut être constructions compensatrices. Nous avons suffisamment insisté sur le caractère propre de son autisme, les états de rêveries qui lui sont particuliers, la construction d'un idéal, et surtout son journal.

3° Ce qui peut être secondaire à la sexualité : et c'est là toute la question que nous voulons résoudre.

Chez Amiel, en nous inspirant étroitement des idées assez récentes de Freund, nous sommes arrivés à émettre l'hypothèse d'une psychasthénie secondaire, c'est-à-dire d'une affection acquise, liée à l'existence très probable d'un complexe, complexe dont il nous est très difficile de préciser l'origine.

Selon les données récentes de la psychanalyse, Amiel présenterait un arrêt du développement de sa personnalité. Il serait resté durant toute sa vie au stade narcissique, ou en suivant le schéma donné par Freund, du développement sexuel de l'individu, il paraît être fixé entre la première phase auto-érotique, et la dernière qui est celle de l'amour extériorisé.

Dans la mentalité enfantine, dans la mentalité primitive, il est normal de trouver chez un sujet pareil sentiment de sa propre importance, et cette attitude égo-centrique à l'égard du monde, mais chez l'adulte, cela ne s'explique que par un retrait de la libido des objets du monde extérieur vers le « moi ». Ici, pour la compréhension de ce qui suit, il nous faut admettre la conception de Freund, d'après laquelle la libido dirigée sur l'extérieur serait « comme une émanation de l'amour du soi-même, jaillissant pour ainsi dire de cette source

centrale et pouvant éventuellement y rentrer en se détachant des objets du monde extérieur ». On admet que là norme est caractérisée par une certaine équivalence entre la libido qui reste attachée au moi et celle qui est projetée à l'extérieur. D'ailleurs, il est fréquent, au cours de la vie de voir cet équilibre se rompre en faveur d'expressions intérieures ou extérieures. Ferenczi, par exemple, a attiré l'attention sur ce fait qu'un sujet, au cours d'une maladie, et cela est surtout vrai pour les affections douloureuses, détache son amour et son intérêt du monde extérieur, faisant rentrer sa libido en lui-même pendant toute la durée de la maladie, en rompant les liens qui unissent celle-ci au monde extérieur.

Mais dans le cas qui nous intéresse, dans le cas d'Amiel, à quelle influence peut-on attribuer le retrait de sa libido ? (1)

Faut-il admettre que par suite de prédispositions, Amiel s'était trouvé privé des satisfactions, ayant leurs sources dans le monde extérieur. La libido, dans ce cas, cherche d'autres issues, tend à rétrograder vers les phases primitives du développement, vers le point de sa « fixation infantile ». La forme de l'activité sexuelle correspondant au « point de fixation », ne s'harmonisant pas avec l'idéal du moi ultérieur, détermine généralement un conflit qui se termine par la répression de l'activité sexuelle. Celle-ci ne pouvant pénétrer dans la conscience, n'a à sa disposition aucune expression mo-

(1) Traité théorique et pratique de psychanalyse par le Dr Jones.

trice. Le désir refoulé subit l'action des mécanismes propres à l'inconscient, ne peut réussir à s'exprimer, par le même processus que pour le rêve, seulement après avoir subi une déformation qui le rend méconnaissable pour la conscience. C'est peut-être là l'origine de la formation de l'idéal d'Amiel, des troubles sexuels dont il a souffert, et enfin de son attitude égo-centrique. Pour ce dernier point, nous savons que, quand le moi est capable d'absorber pareille quantité de libido, l'introversion en est ordinairement le résultat.

On peut encore admettre que ce qui a causé chez Amiel l'arrêt à ce stade auto-érotique est le sentiment de honte, lié à celui de culpabilité, probablement, comme nous l'avons déjà dit, sous la dépendance d'un petit complexe affectif, plus spécialement appliqué sur la sexualité.

Nous retrouvons la preuve de cette fixation au stade auto-érotique dans de nombreuses pages, qui nous semblent suffisamment caractéristiques pour se passer de longs développements.

« Malheur à qui éveille le chat endormi, et l'imagination engourdie. Ma pensée hier au soir a suivi la pente italienne, et s'est laissé entortiller par les séductions du lypris. Relu Parry, Bertin, La Fontaine jusqu'après minuit. *Pertes*. Ce matin, rouvert Ovide et Apulée. L'entrevue manquée (le billet m'arrive seulement ce matin) est pour quelque chose dans cette agitation, ainsi qu'un excès de café noir fort dans la journée. Tant y a que Vénus m'a hanté comme un jeune homme et que les

curiosités mordillantes du plaisir m'ont chatouillé l'imagination comme St-Antoine. Il me semble que plus je suis discret, continent, scrupuleux dans la pratique et devant la réalité, plus les lectures libertines me tentent. Mon ignorance de la femme vivante me fait moins rougir quand, avec les érotiques, je me sens homme, jeune et passionné, capable des jouissances d'Aphrodite et de l'emporlement des sens ».

Et encore :

« Entrevoir une idée est inutile, si l'on ne sait ni la féconder, ni la faire fructifier. Ce qui te manque : c'est la gestation patiente du germe, la condensation, la continuité de l'effort. *Tu as toujours perdu toutes tes semences dans le vide.* Ta nature inquiète, errante, s'est consumée en velléités stériles. Ton cerveau, comme ta couche, n'a produit que des rêves. Or, il ne reste de nous que ce qui est vivant, concret, individualisé, et ce n'est pas le prurit qui sert, mais la procréation ».

N'y a-t-il là qu'une métaphore purement littéraire ?

N'est-ce qu'un symbole ? ou au contraire faut-il y voir un aveu échappé de ce narcissisme obsédant ?

On nous a pourtant caché les passages les plus scabreux du journal ! Qu'y a-t-il encore, que nous ne connaissions pas et qui vienne confirmer ce que nous avançons ?

Amiel aurait concentré toute sa libido sur lui-même.

CONCLUSIONS

On a voulu voir en Amiel, un imaginaire pur, un paranoïaque, un rêveur éveillé.

Nous avons pensé, quand nous avons entrepris ce travail, que nous nous trouvions en présence d'une constitution schizoïde, telle qu'elle a été décrite par Claude, Borel et Robin. Mais après une étude approfondie, nous apportons cette conviction qu'Amiel ne peut relever d'aucun cadre psychiatrique.

Nous pensons toutefois que le cas névropathique dont il se rapproche le plus, est la psychasthénie, mais il nous semble que les stigmates que nous relevons chez lui, sont également susceptibles d'exister chez un être normal. Cette psychasthénie dont tous les signes paraissent graviter autour de la sexualité prise comme pivot, est incomplète. Il n'y a chez lui ni obsessions, ni impossibilités devant l'action et ce n'est pas un scrupuleux.

Les troubles existants nous paraissent secondaires, acquis, liés à l'existence très probable de complexes plus spécialement appliqués sur la sexualité.

Si nous admettons entièrement les idées de Freund, ces complexes seraient causes de la fixation au stade

auto-érotique de la personnalité d'Amiel. Il y aurait donc, en outre, chez lui, narcissisme. Ainsi cette psychologie si curieuse, ce farouche égocentrisme, son journal, ses troubles sexuels, enfin, constitueraient les manifestations d'un arrêt de développement, d'une fixation de sa personnalité à un stade primitif.

Amiel est un être humain, psychiquement à demi-amputé de la vie pratique.

Vu, le Doyen,

H. ROGER.

Vu, le Président.

CLAUDE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

I) Sur Amiel.

BAUER G. — *Echo de Paris*, 25 janvier 1923.

BOPP L. — Les principes généraux de pédagogie d'Amiel (*Alcan*, 1925).

BOPP L. — H. F. Amiel. Essai sur sa pensée et son caractère d'après des documents inédits (*Alcan*, 1926).

BOPP L. — Un nouveau journal d'Amiel (*Tribune de Genève* (22 fév. et 23 fév. 1923).

BOPP L. — Amiel et les femmes (*Nouvelles Littéraires*, n° 173).

BOURGET P. — Nouveaux essais de Psychologie contemporaine.

BOURGET P. — La maladie du journal Intime (*Illustration*, 17 sept. 1921).

DU BOS CH. — Approximations.

DU BOS CH. — Pour le centenaire d'Amiel (*Revue de la semaine*, 16 sept. 1921).

BOUVIER A. — La religion de H. F. Amiel (*Fischbacher*, 1893).

BOUVIER B. — Fragments d'un journal Intime (Introduction par Bernard Bouvier (Crès).

BOUVIER B. — Le premier journal intime d'Amiel (*Semaine littéraire*, 20 nov. 1920).

BRUNETIÈRE. — *Revue des deux Mondes*, 1^{er} oct. 1884, 1^{er} janv. 1886.

CARO. — Maladie de l'Idéal (*Revue des 2 Mondes*, 15 févr. 1883, 1^{er} octobre 1884).

CLERC. — Histoire de la littérature Française (*Bédier et Hazard*).

DELACROIX. — Les Etats extatiques d'Amiel (*Vers l'Unité*, oct. nov. 1921).

DUPRÉ. — Rêves, rêveries et divers états morbides de l'Imagination. Exemples pris dans Restif de la Bretonne et Amiel (*Revue Heldomadaire*, 15 oct. 1921).

FROMMEL. — Etudes littéraires et morales (1907).

GENIL-PERRIN. — Les Paranoïaques (Amiel).

GRAPPE G. — Amiel où l'homme qui a perdu son moi (*Nouvelles Littéraires*, n° 24).

GAY (Paul). — L'amour-propre psychologique en religion, à propos de quelques cas choisis : Nietzsche, Amiel, Renan (1906, *Atar*).

GODET PH. — Histoire littéraire de la Suisse Française (Neuchâtel).

HARTENBERG. — Timides et timidité.

JALOUX Ed. — Introduction à « Philine ».

JALOUX Ed. — N. R. F., 1^{er} fév. 1927.

JANET. — Les obsessions et la psychasthénie.

MAURIAC (F.) — Petis essais de psychologie religieuse (1921).

Mobbs (R.) — Etude comparée des jugements de Mme Humphny Ward, de Mathew Arnold, et Walter Pater sur le journal Intime de H. F. Amiel (Genève, 1913, *Atar*).

MONTEIL (Gaston). — La Religion d'Amiel (1907, *Dujarric*).

DE PRESSENSÉ. — Le Journal Intime d'Amiel (*Revue politique et littéraire*, 5 mai 1883).

DE PRESSENSÉ. — Un philosophe Génevois, Amiel et ses juges (*Revue politique et littéraire*, janvier 1885).

DE PRESSENSÉ. — Un rêveur genevois (*Revue politique et littéraire*, 26 décembre 1883).

RENAN. — *Journal des Débats* (30 septembre et 7 octobre 1883).

SABATIER. — Le Journal Intime de H. P. Amiel (*Journal de Genève*, 31 décembre 1882).

SABATIER. — A propos d'Amiel (*Journal de Genève*, 2 novembre 1884).

SCHÉRER. — Le Journal Intime (*Le Temps*, 12 juillet 1884).

SCHÉRER. — Le Journal Intime. Introduction par Ed. Scherer-Fischbacher).

SOUDAY P. — Articles de *Le Temps*, 29 septembre 1921, mars 1927).

THIBAUDET A. — Fragments du Journal Intime d'Amiel (*N. R. F.*, 1^{er} juin 1923).

THIBAUDET A. — Intérieurs.

DE TRAZ (Robert). — *Revue de Paris*, 15 septembre 1921).

VADIER Berthe. — H. F. Amiel. Etude biographique.

WERNER Ch. — Amiel et le problème du mal (*Semaine littéraire*, 15 octobre 1921).

II)

ALLENDY et LAFORGUE. — La pensée primitive. Le Conscient et l'Inconscient (*Esprit nouveau*, n^{os} 21 et 22).

BLEULER. — Körperliche und günstige Konstitution (*Naturwissenschaft*, n^o 9, 1921).

BOREL A. — Rêveurs et boudeurs morbides (*Journal de Psychologie*, n^o 6, 15 juin 1925).

BOREL et ROBIN G. — Les rêveurs morbides (*Annales médico-psychologiques*, 1924).

BOREL et ROBIN G. — Les rêveurs éveillés (*Gallimard*, 1925).

BOREL et ROBIN G. — Les rêveurs (*Evolution psychiatrique*, Payot, juillet 1925).

BOVEN. — Complexion du schizoïde (*Annales médico-psychologique*, 1926).

CAPGRAS et BROUSSEAU. — Complexe d'OEdipe et illusion des Sosies (*Société médico psychologique*, mai 1924).

CHASLIN. — Le Freudisme.

CLAUDE. — La psychanalyse dans la thérapeutique des obsessions et des impulsions (*Paris Médical*, octobre 1923).

CLAUDE. — Démence précoce et schizophrénie (*Paris Médical*, 17 octobre 1923).

CLAUDE (H), BOREL (A) et ROBIN (G). — Considérations sur la constitution schizoïde et la constitution paranoïaque (*Encéphale*, septembre octobre 1923).

CLAUDE H, BOREL A, et ROBIN (G). — Considérations sur la constitution schizoïde et la constitution paranoïaque (*Encéphale*, septembre, octobre 1923).

CLAUDE H., BOREL A., et ROBIN G. — Une auto-mutilation, révélation d'un état schizoïde (*Annales médico-psychologiques*, mars 1924).

CLAUDE H., BOREL A., et ROBIN G. — Discordance entre l'activité intellectuelle et l'activité pragmatique sous l'influence d'un complexe affectif (*Annales médico psychologiques*, 5 décembre 1923).

CLAUDE H., BOREL A., ROBIN G. — La constitution schizoïde (*Encéphale*, avril 1924).

CLAUDE H., et ROBIN G. — Indifférence et négativisme schizomaniacal (*Annales médico psychologique*, 5 mai 1925).

CLAUDE H., et MONTASSUT. — La compensation idéo-affective (*Encéphale*, octobre 1925).

CLAUDE H., et LAFORGUE H. — La schizophrénie et la constitution bipolaire du caractère schizoïde (*Evolution psychiâtrique*, publiée par A. Hesnard et R. Laforgue, chez Payot, 1925).

DELMAS et BOLL. — La personnalité humaine.

DUPRÉ. — Pathologie de l'imagination et de l'émotivité.

DUPRÉ. — Etats morbides de l'imagination (*Revue hebdomadaire*).

DUPRÉ et TREPSAT. — Refoulement psychique et émotivité.

FINKELSTEIN. — La constitution schizoïde (*Thèse Paris, 1926*).

FLOURNOY. — Symbolisme et psycho-pathologie.

FREUD. — Introduction à la psychanalyse.

FREUD. — Totem et Tabou.

FREUD. — Cinq leçons sur la psychanalyse.

FREUD. — Zür Technik der Psychoanalysen (Samonläng Kleiner Schriften zur Neurssen lehre).

LAIGNEL-LAVASTINE. — A propos d'une observation de Psychanalyse (*Gazette des Hôpitaux*, 1920).

LÉVY-VALENSI. — Syntônes, schizoïdes et schizophrènes (*Paris-Médical*, 17 octobre 1925).

MINKOWSKI. — La notion de perte de contact vital.

MINKOWSKI-MAEDER. — Contribution à l'étude du rôle des complexes dans les symptômes morbides des aliénés (*Encephale*, 1922).

MOREL. — Intervertis mystiques.

MONTASSUT. — La constitution paranoïaque (*Thèse de Paris*, 1919).

NAYRAC. — Essai sur la démence paranoïde (Lille, 1923).

PERES. — La pensée symbolique au point de vue de l'introspection.

PAYOT. — L'évolution psychiatrique.

RÉGIS. — Traité de Psychiatrie.

ROGUES DE FURSAC. — Précis de Psychiatrie.

ROGUES DE FURSAC ET MINTOWSKI. — Contribution à l'étude de la pensée et de l'attitude autistes (*Encephale*, avril 1923).

RUBENOWITCH. — La Schizomanie simple.

TERRIS. — Les compensations idéo-effectives (*Thèse de Paris*, 1926).

TERRIS. — Die disposition zur Zwangsneurosen.

TERRIS. — Zür Einführung des Narcissismus.

GENIL-PERRIN. — Les Paranoïaques.

HESNARD. — L'analyse affective des névroses et des psychoses (*Sud Medical*, 1924).

HESNARD. — Le complexe d'Œdipe dans l'œuvre de Freud (*Congrès de Besançon*, 1923).

HESNARD. — Les récents enseignements psychologiques de Freud (*Encephale*, 1923).

HEUYER ET BOREL. — Délire et rêverie (*Soc. de Psychiatrie*, 1922).

HYVERT (M). — Les tendances psychopathiques constitutionnelles (Paris, 1924).

JANET (P.). — Les obsessions et la psychasthénie.

JANET (P.). — Rapport sur la Psychanalyse (Congrès internat. de Londres, 1923).

JOLENQUES (H.). — Association de constitutions en psychopathologie. Essai *clinique* et nosologique.

JONES (Ernest). — Traité théorique et pratique de Psychanalyse.

KRAEPELIN. — Introduction à la psychiatrie clinique.

KRETSCHMER. — Körperbau und Charakter (Berlin, 1921).

KRETSCHMER. — Manuel théorique et pratique de Psychologie médicale.

KORTYLEFF. — Sur la formation du complexe érotique dans le sentiment amoureux.

THIBAUDET. — Psychanalyse et critique (*N. R. F.*, 1^{er} avril 1921).

VILLEY-DESMÉSÈRETS. — Les doctrines en médecine mentale (Freud, Breuler, Janet) (*Thèse de Paris*, 1925).

1927. St-Amand (Cher). — Imp. A. CLERC.
